

8° J. o. gall.
2530^h

LES

Mévil

DEUX CAPITAINES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

DE MM EUGÈNE MÉVIL ET DE R. . . .,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE
DU GYMNASÉ-DRAMATIQUE, LE 29 MAI 1821.

~~~~~  
PRIX , 1 FRANC 25 CENT.  
~~~~~



PARIS ,
CHEZ QUOY, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉÂTRES,
Boulevard Saint-Martin, n° 18.

~~~~~  
1821. A 439

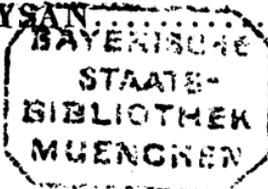
---

---

**PERSONNAGES.**

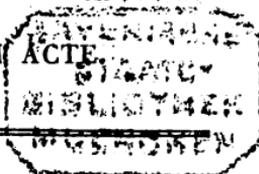
**ACTEURS.**

|                                   |                           |
|-----------------------------------|---------------------------|
| LE BARON D'ERLACH.....            | M. DORMEUIL.              |
| ÉLISA , sa nièce.....             | M <sup>me</sup> DORMEUIL. |
| GUSTAVE, officier de hussards.... | M. MOREAU.                |
| ÉMILE , <i>idem</i> .....         | M. THÉODORE.              |
| GEORGES , valet d'Émile.....      | M. PROVENCHÈRE.           |
| RUSTAUT, valet de Gustave.....    | M. SARTHÉ.                |
| UN PAYSAN.....                    |                           |



# LES DEUX CAPITAINES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE



*Le théâtre représente une place publique de village; à droite  
le château du Baron; à gauche un gros arbre.*

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, GUSTAVE, ÉMILE, *sortant  
du château.*

ÉMILE.

AIR : *Je suis colère et boudeuse.*

Couronnerez-vous ma flamme,  
En m'accordant Éliisa ?

GUSTAVE.

Obtiendrai-je enfin pour femme  
Celle qui m'électrisa ?

LE BARON.

Votre demande m'honore,  
Mais comment faire un tel choix ?

ÉMILE.

Depuis trois mois je l'adore.

GUSTAVE.

J'en suis fou depuis trois mois.

ÉMILE.

Si j'en croyais l'apparence,  
Mes feux ont su l'attendrir.

GUSTAVE.

Quant à moi, j'ai l'assurance  
Qu'on me voit avec plaisir.

LE BARON.

Ma nièce, dont je recueille  
Les sentimens et les vœux,  
Également vous accueille,  
Et vous lui plaisez tous deux.

ÉMILE.

Mais enfin , par votre nièce ,  
Un de nous est préféré ,

GUSTAVE.

Mon cher baron , le tems presse ,  
Mon semestre est expiré.  
Nous ne pouvons plus attendre ,  
Émile enfin veut savoir  
Quel jour il doit s'aller pendre ,  
Ou mourir de désespoir.

ÉMILE.

Nous ne pouvons plus attendre ,  
Gustave enfin veut savoir  
Quel jour il doit s'aller pendre ,  
Ou mourir de désespoir.

*Ensemble.*

LE BARON.

Mes chers amis , je suis on ne peut plus flatté du desir  
que vous me manifestez d'entrer dans ma famille ; mais...

ÉMILE.

J'ai trente ans , dix mille livres de rente...

GUSTAVE.

Moi je n'ai que ving-cinq ans et des espérances... Il y a  
compensation.

LE BARON.

Je suis vraiment embarrassé...

GUSTAVE.

Emile , avec ta fortune , tu trouveras facilement un autre  
parti.

ÉMILE.

Gustave , avec tes vingt-cinq ans tu as le tems d'at-  
tendre.

GUSTAVE.

Tu vois bien que Monsieur le Baron connaît le secret  
de sa nièce , et qu'il craint , en le divulgant , d'affliger...

LE BARON.

Eh ! mon dieu non , j'ignore absolument quel est celui  
de vous que ma nièce préfère. Tous deux capitaines au régi-  
ment de Berchiny , liés par la conformité des goûts , vous  
êtes arrivés ensemble à ce château , situé à une portée de  
fusil des frontières de France... Je vous ai accueillis tous  
deux.

GUSTAVE.

Avec la franchise d'un vieux militaire...

EMILE.

Et la cordialité d'un ancien ami de nos familles.

LE BARON.

Ma nièce , jeune personne assez simple...

GUSTAVE.

Qu'est-ce que vous dites donc ? taille élancée , des yeux superbes , une fortune considérable et des sentimens distingués... Votre nièce est charmante , Baron.

LE BARON.

Enfin Elisa vous a inspiré...

GUSTAVE.

La passion la plus vive.

EMILE.

L'amour le plus tendre.

LE BARON.

Dans cette occurrence , je ne veux point contraindre les sentimens de ma nièce , je ne puis que l'engager à prononcer elle-même , et si vous le désirez ?...

GUSTAVE.

Entendre notre arrêt sortir de sa bouche ? sans doute.  
(à Emile.) Tu sauras tout de suite à quoi t'en tenir.

EMILE.

Volontiers.

LE BARON.

AIR : *Voltaire en dépit de son esprit.*

Vous êtes d'accord ,  
Je vais d'abord  
Ici l'engager à se rendre.

GUSTAVE ET ÉMILE.

Tous deux nous consentons à l'entendre  
Pour apprendre  
Notre sort.

GUSTAVE.

Baron , votre nièce a tant d'attraits.

LE BARON.

Mes amis , de bon cœur je voudrais ,  
Pour combler mes vœux ,  
En avoir deux ,  
Où , je voudrais en avoir deux.

Ensemble.

GUSTAVE ET ÉMILE.  
 Nous voilà d'accord,  
 Allez d'abord, etc.

LE BARON.

Vous voilà d'accord,  
 Je vais d'abord  
 Ici l'engager à se rendre ;  
 Tous deux consentez à l'entendre  
 Pour apprendre  
 Votre sort.

## SCÈNE II.

GUSTAVE, ÉMILE.

GUSTAVE.

Allons, mon ami, voilà le grand moment.

ÉMILE.

Mais que veux-tu, je compte moins sur mon mérite,  
 que sur un caprice.

GUSTAVE.

Il est clair que si le caprice s'en mêle... tu peux espérer.

ÉMILE.

Que chacun de nous fasse valoir ses prétentions avec le  
 plus d'adresse possible, mais que le vainqueur jouisse de  
 son triomphe.

GUSTAVE.

Sans humilier le vaincu, je sais le respect qu'on doit au  
 malheur.

AIR : *Je suis la petite bergère.*

Rivaux de gloire, amis d'enfance,  
 Par le cœur, par le tems unis :  
 Nous embellissons l'existence  
 En partageant nos plaisirs, nos soucis ;  
 Et quand chaque jour éternise  
 Le serment qui nous a lié,  
 Ne souffrons pas que l'amour brise  
 Les nœuds que forma l'amitié.

ENSEMBLE.

Ne souffrons pas que l'amour brise  
 Les nœuds que forma l'amitié.

ÉMILE.

Ah ! mon dieu ! voici mademoiselle Elisa.

## SCÈNE III.

LE BARON, ÉLISA, GUSTAVE, ÉMILE.

LE BARON.

Messieurs, je vous présente ma nièce.

GUSTAVE ET ÉMILE, *sahuant.*

Mademoiselle!

LE BARON.

Je lui ai fait connaître mes sentimens.

ÉLISA, *souriant.*

Et j'ai pris le discours de mon oncle pour une plaisanterie.

ÉMILE.

Gardez-vous de le croire, rien n'est plus sérieux que notre amour.

ÉLISA, *souriant.*

Que votre amour... quoi, tous les deux.

GUSTAVE.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

C'est un effet de cette sympathie

Qui puissamment agit sur nous ;

Les arts, la beauté, la patrie,

De tous les deux se partagent les goûts :

— Dans les combats, aux champs de la victoire,

Le destin nous créa rivaux ;

Et l'amour ainsi que la gloire

Nous voit servir sous les mêmes drapeaux.

LE BARON.

Je t'en ai prévenue, mon enfant, ces messieurs m'ont fait une déclaration en règle, à laquelle j'ai répondu avec toute la discrétion d'un oncle, qui ne sait rien ; ils ne se sont pas contentés de ma réponse... ils ont aussi voulu avoir la tienne.

ÉLISA.

Mon cher oncle, je recevrai avec obéissance l'époux que vous me désignerez...

LE BARON.

Ce n'est pas ça... Emile et Gustave appartiennent tous deux à d'excellentes familles ; ils sont jeunes, aimables.

ÉMILE, *très lestement.*

Ah! monsieur!

GUSTAVE, *étourdiment.*

Laisse donc achever le Baron.

LE BARON.

Tous deux demandent ta main... c'est à toi de consulter ton cœur pour savoir à qui tu la donneras.

DUO DE JEANNOT ET COLIN.

*L'Étude est inutile*, premier Acte,

Arrangé en QUATUOR.

GUSTAVE.

Nous croyons à vous plaire  
Avoir les mêmes droits,  
Daignez donc sans mystère  
Entre nous faire un choix.

ÉMILE.

Que ma flamme vous touche,  
Ah ! puissai-je, en ce jour,  
Entendre votre bouche  
Payer d'un doux retour  
Le plus fidèle amour.

ÉMILE ET GUSTAVE.

Payez d'un doux retour  
Le plus fidèle amour.

LE BARON, à sa nièce.

Prononce en assurance.

ÉLISA.

Mais, en assurance,  
Mon cher oncle, de vous  
Avec reconnaissance  
Je prendrais mon époux.

*(Aux deux Officiers.)*

Quel desir est le vôtre ?  
Moi, que par un refus, j'aie vous offenser ;  
Non, entre l'un et l'autre,  
Je ne puis prononcer.

ÉMILE ET GUSTAVE.

Mais, entre l'un et l'autre,  
Il vous faut prononcer.

ÉLISA.

Messieurs, Messieurs, vous avez, à me plaire,  
Tous deux les mêmes droits ;  
Je ne sais comment faire  
Pour prononcer mon choix :  
Votre flamme me touche....

Mais je n'ose, en ce jour,  
Permettre que ma bouche  
Accorde un doux retour  
Au plus fidèle amour.

LE BARON, ÉMILE, GUSTAVE.

Nous croyons, } à lui plaire  
Vous croyez, }

Avoir les mêmes droits,  
Daignez donc, sans mystère,  
Entre nous  
Entre eux deux } faire un choix.

Que { notre { ardeur { te {  
leur { vous { touche,

Ah ! puissai-je, en ce jour,

Entendre { votre { bouche  
par ta {

Payer d'un doux retour  
Le plus fidèle amour.

LE BARON.

Quoi ! point de préférence ?  
Ton cœur ne te dit pas...

ÉLISA.

Rien du tout.

LE BARON.

Eh ! quoi, rien.

ÉLISA.

Mon oncle, en conscience,  
S'il parle, c'est bien bas.

LE BARON.

Talent, esprit, jeunesse,  
Pour obtenir ma nièce (*bis.*)  
En vous tout est égal.

ÉMILE ET GUSTAVE.

Pour obtenir sa nièce,  
En nous tout est égal.

LE BARON.

Eh bien, mes amis, sa tendresse  
Sera le prix loyal,  
De celui dont l'adresse  
Aura su de ces lieux écarter son rival.  
La sentence est bizarre, (*bis.*)  
Pourtant il n'est pas rare  
De voir, même à Paris,  
Le hasard quelquefois faire de bons maris.

ÉMILE ET GUSTAVE.

Non, non, il n'est pas rare  
De voir, même à Paris,  
Le hasard quelquefois faire de bons maris.

ÉLISA.

Ensemble.

Messieurs, messieurs, vous avez à me plaire  
Tous deux les mêmes droits, etc.

LE BARON, ÉMILE, GUSTAVE.

Vous croyez { à lui plaire, etc.  
Nous croyons {

LE BARON.

Ce château est éloigné d'une portée de fusil de la frontière. Celui de vous deux qui parviendra, par une ruse quelconque, à forcer son rival à franchir la barrière.

GUSTAVE.

Je comprends parfaitement; celui qui obligera l'autre à...  
(*Il fait un signe.*) deviendra votre neveu... n'est-ce pas, mon oncle!

ÉLISA.

Bien entendu que; dans cet assaut, les combattans n'emploieront d'autres armes que l'esprit, la malice, la ruse.

GUSTAVE.

Voilà des alliés bien perfides.

ÉLISA.

La clause est de rigueur.

LE BARON.

Allons... allons, messieurs, exercez votre imagination, inventez quelque intrigue nouvelle, ou servez-vous avec adresse de celles qu'on a déjà inventées. Malheur à celui qui abandonnera le champ de bataille.

AIR du *Vaud. de la Visite.*

LE BARON.

Aux combats préparez-vous,  
Luttez d'amour et d'adresse;  
Ce soir même de ma niece  
Le vainqueur sera l'époux.

ÉLISA.

Du plus sincère à tes yeux,  
Amour, protège le zèle.

GUSTAVE ET ÉMILE.  
 Nous le sommes tous les deux.

ÉLISA.

Protège le plus fidèle.

ENSEMBLE.

Aux combats } Préparez-vous, etc.  
 Préparons-nous,

*Le Baron et Elisa sortent.*

## SCÈNE IV.

EMILE, GUSTAVE.

GUSTAVE.

Mon ami, te ne saurais croire ce qu'il m'en coûte d'être obligé de lutter avec toi.

ÉMILE.

Qui t'y oblige ?

GUSTAVE.

Toi-même, parbleu... qui, malgré tes belles protestations d'amitié, ne veux pas renoncer à Elisa.

ÉMILE.

Y renoncer ?

GUSTAVE.

*AIR : Un homme pour faire un tableau.*

De l'amitié suivant la loi,  
 Tu disais, que le ciel m'entende ;  
 Je n'ai plus rien qui soit à moi,  
 Quand l'amitié me le demande :  
 Tous mes biens, sans plus de façon,  
 Sont à l'ami qui les réclame.

ÉMILE.

Dans ce qu'il possède, un garçon  
 Ne peut pas comprendre sa femme.

GUSTAVE.

C'est là ton ultimatum.

ÉMILE.

Oui, mon ami.

GUSTAVE.

Prépare-toi donc à entrer en campagne.

ÉMILE.

Ainsi la guerre est déclarée.

GUSTAVE.

A dater de ce moment les hostilités vont commencer...  
Je t'enverrai mon manifeste demain.

ÉMILE.

Demain, la paix sera faite.

GUSTAVE.

Qu'importe... on est toujours bien aise de savoir pour-  
quoi l'on s'est battu.

ÉMILE.

En ce cas j'établis ici mon camp d'observation.

GUSTAVE.

Et moi, je vais dresser mes batteries pour te débusquer,  
Sans rancune. (*Il lui prend la main.*) C'est un beau spectacle  
que deux armées ennemies qui se prennent la main.

*Il sort.*

## SCÈNE V.

EMILE, seul.

Quelle singulière idée a eu monsieur le Baron de con-  
fier le bonheur de sa nièce au hasard ; car, enfin, Gustave  
peut l'emporter sur moi, et je suis certain qu'il n'a pas pour  
la jeune Elisa un amour aussi pur, aussi sincère que le mien.  
Je ne sais si je me trompe, mais il m'a semblé qu'en nous  
quittant, l'aimable nièce du Baron avait daigné m'encourager  
par un regard... C'est peut-être une illusion dont je cherche  
à me nourrir. (*On entend dans la coulisse Gustave qui crie  
maladroit, butor, tu n'es bon à rien.*) Allons, voilà déjà les  
premières manœuvres de l'armée ennemie qui manquent  
d'ensemble.

## SCÈNE IV.

EMILE, RUSTAUT.

RUSTAUT.

Maladroit ! butor ! toujours des sottises.

ÉMILE.

Qu'as-tu, mon pauvre Rustaut ?

RUSTAUT.

C'est mon maître qui me rudoie comme à l'ordinaire,

parce qu'il veut une ruse pour faire à un de ses amis et que je lui ai demandé vingt-quatre heures pour inventer une malice.

ÉMILE, à part.

Je ne m'étonne plus... (à Rustaut.) Pauvre garçon.

RUSTAUT.

Et tout de suite il s'est mis en colère, il m'a dit que j'étais une bête; les maîtres ont toujours raison, voilà ce qui m'enrage.

ÉMILE.

Je conçois...

RUSTAUT.

Ils vous traitent d'imbécille, et vous ne pouvez pas les démentir par respect.

ÉMILE.

Tu es donc bien mal avec Gustave?

RUSTAUT.

Non, Monsieur m'est très-attaché; mais ce que je lui reproche, c'est de ne pas m'estimer ce que je vaudrais, il ne m'apprécie pas.

ÉMILE.

C'est étonnant, tu as pourtant la physionomie heureuse.

RUSTAUT.

Oui, j'ai la physionomie heureuse, mais c'est tout; du reste je suis très-malheureux.

ÉMILE.

Je t'offre l'occasion de te venger de ton maître, et de lui prouver que tu n'es pas aussi bête qu'il le croit.

RUSTAUT.

Ah! mon dieu, monsieur, si cela réussit, ça me fera bien plaisir.

ÉMILE.

Ajoute à cela cette bourse.

## SCENE VII.

ÉMILE, RUSTAUT, GEORGES.

GEORGES, entre et écoute.

Une bourse!

ÉMILE.

Elle est à toi si tu veux me servir.

RUSTAUT.

Je n'y entends pas malice , mais du moment qu'il s'agit de prouver à mon maître que je ne suis pas une bête , je prendrai tout ce que vous voudrez.

GEORGES ,  *dans le fond.*

Je n'en reviens pas.

ÉMILE ,  *à part.*

Gustave m'a parlé d'une de ses tantes qui est malade. . . essayons d'abord ce moyen.

GEORGES.

AIR :  *Quand on implore la justice. ( Sbogar. )*

Suis-moi , Rustaut , et , dans l'instant ,  
Tu connaîtras ce que j'exige.

RUSTAUT.

Monsieur , comptez sur moi... l'argent  
Me rend capable d'un prodige.

GEORGES.

Mon pauvre Georges, ah ! pour toi quel affront.

ÉMILE.

A me servir , il faut être bien prompt.

RUSTAUT.

Je suis tout à votre service ,  
Disposez de moi , s'il vous plaît ;  
Je veux que mon maître rougisse  
D'avoir méconnu son valet.

 *Il sort.*

ÉMILE.

Pour me rendre un pareil office ,  
J'aime à voir que Rustaut sois prêt ;  
Je veux que son maître rougisse  
D'avoir méconnu son valet.

 *Il sort.*

GEORGES.

Être , après quatre ans de service ,  
Supplanté par un tel benêt ;  
Je veux que mon maître rougisse  
D'avoir méconnu son valet.

Ensemble.

## SCÈNE VIII.

GEORGES, *seul*.

Offrir ma bourse à Rustaut quand il me doit la moitié de mes gages... réclamer les services d'un sot, quand je suis là, s'adresser au valet de M. Gustave... quand le sien ne demande pas mieux que de le servir... pour le coup c'est trop fort... il n'y a rien d'ingrat comme les maîtres.

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

Vraiment ; j'en rougis pour eux ,  
 Les maîtres sont sans adresse ,  
 Sans ame , sans délicatesse ,  
 Et d'honneur nous valons mieux .  
 Ils sont pleins d'impertinence ,  
 N'ont point de reconnaissance ;  
 Mais , avec de l'opulence ,  
 Comme tout change de nom ,  
 Gorgés d'or , parfumés d'ambre ,  
 Les vices de l'antichambre  
 Sont des vertus au salon .

## SCÈNE IX.

GUSTAVE, GEORGES.

GUSTAVE.

Eh ! bien , où est-il donc ce drôle là ?

GEORGES , *à part*.

Si j'étais bavard.

GUSTAVE.

Ah ! te voilà Georges , ton maître est bien heureux d'avoir un serviteur comme toi , vif , intelligent.

GEORGES.

Ah ! monsieur , mon maître ne sent pas son bonheur.

GUSTAVE.

Voilà comme ils sont tous... ils négligent un domestique zélé , fidèle , la perle des domestiques.

GEORGES.

Est-ce que Monsieur aurait besoin de... ?

GUSTAVE.

Je ne serais pas fâché de te faire rendre justice par Emile.

GEORGES.

Monsieur ! certainement... voilà le maître qu'il me fallait, il se connaît en homme.

GUSTAVE.

Il est dommage que tu ne sois pas à moi.

GEORGES.

Oui, monsieur, c'est dommage ; mais vous pourriez faire un échange, et je me flatte que vous n'en seriez pas fâché... d'abord j'ai une grande qualité, je suis très-attaché à mes maîtres.

GUSTAVE.

Ah ! diable, tant pis.

GEORGES.

Comment ?

GUSTAVE.

Je voulais te proposer d'être de moitié dans un tour que je compte jouer à Emile.

GEORGES.

Monsieur, c'est votre ami, et je ne suis que son domestique... Je ne vois pas pourquoi j'aurais plus de scrupules...

GUSTAVE, à part.

C'est juste ! si Rustaut avait encore cette franchise-là... mais je l'aperçois ; rentre, et dans l'instant je cours te rejoindre.

GEORGES.

Pardon monsieur, mais j'ai peur que ce soit une plaisanterie.

GUSTAVE, lui donnant une bourse.

Tiens !

GEORGES.

Voilà qui me rassure... je vois que c'est sérieux.

*Il rentre.*

## SCÈNE X.

GUSTAVE, RUSTAUT.

GUSTAVE.

Eh ! bien, maraud d'où viens-tu ?

RUSTAUT.

D'où je viens, monsieur... de la poste !

GUSTAVE.

Et que t'a-ton remis à la poste ?

Une lettre pour vous.

RUSTAUT.

Une lettre pour moi.

GUSTAVE.

La voici.

RUSTAUT.

GUSTAVE.

De Paris... cette écriture-là m'est inconnue... ouvrons.  
 « 17 juin. Je suis chargé par madame votre tante, dont le  
 » danger accroit tous les jours, etc. etc. Elle vous desire  
 » instamment, afin de vous donner sa bénédiction, et de  
 » vous nommer son légataire. »

RUSTAUT.

Faut-il seller votre jument grise ?

GUSTAVE.

Pourquoi faire ?

RUSTAUT.

Pour aller voir cette bonne dame.

GUSTAVE.

Ah ! l'avis de monsieur est que je parte.

RUSTAUT.

Une bonne tante qui vous attend pour mourir et qui vous  
 fait son héritier, ça mérite bien des considérations.

GUSTAVE.

Je pense comme toi que cela mérite...

RUSTAUT.

N'est-ce pas monsieur... Nous disons la jument grise ?

GUSTAVE.

Eh ! eh !

RUSTAUT.

Non, vous préférez le petit cheval prussien, la seule  
 chose qui vous soit restée de vos campagnes.

GUSTAVE.

Il n'y a qu'un inconvénient.

RUSTAUT.

Ah ! mon dieu, monsieur, il y a un inconvénient ?

GUSTAVE.

Une bagatelle... Voici une lettre que j'ai reçue la semaine  
 dernière, qui m'annonce que ma tante est morte il y a  
 quinze jours. Certainement elle n'aura pas oublié de se faire  
 enterrer.

RUSTAUT. ●

Elle était déjà morte.

*Les deux Capitaines.*

GUSTAVE.

Et il y a tout à présumer qu'elle l'est encore !

RUSTAUT, *à part.*

Que le diable emporte la ruse.

GUSTAVE.

Aïe :

Cette nouvelle est accablante ,  
Je conçois ton étonnement ;  
Et pourtant cette bonne tante  
T'a porté sur son testament.

RUSTAUT.

Quoi, je suis sur son testament ?

GUSTAVE.

On t'a légué, dans l'inventaire,  
Deux ou trois cents coups de bâton ;  
Je suis nommé d'un pareil don  
L'exécuteur testamentaire.

RUSTAUT, *à part.*

Ou ai-je été me fourrer ?

GUSTAVE.

J'ai mis ta part de l'héritage en réserve.

RUSTAUT.

Je ne veux pas faire de tort aux héritiers légitimes.

GUSTAVE.

Un à-compte seulement.

RUSTAUT.

J'en fais cadeau à la succession.

GUSTAVE.

Tu plaisantes, je crois... réponds ? qui t'a donné cette lettre ?

RUSTAUT.

Qui, Monsieur. . . . c'est Monsieur. . . .

GUSTAVE.

Faut-il tant de façons pour avouer que c'est mon rival,  
e capitaine Emile ?

RUSTAUT.

Puisque vous le savez, Monsieur, je conviendrais que  
c'est lui ; mais, à votre tour, vous avouerez que je ne pou-  
vais pas savoir le contenu de la lettre.

GUSTAVE.

-Et tu prétends qu'elle vient de la poste ?

RUSTAUT.

C'est le capitaine qui me l'a dit. Oh! sur cela, je suis fort; certainement il ne m'était pas permis de supposer....

GUSTAVE.

Coquin, tu mériterais.... mais cette fois-ci je te fais grâce, sous la condition expresse que si je t'y reprends encore, je double la part de l'héritage.... tu m'entends?

*Il rentre.*

## SCÈNE XI.

RUSTAUT, *seul.*

J'étais sûr qu'il me mettrait encore ça sur le dos... Tout de même, si elle n'avait pas été morte, il aurait joliment été attrappé... Allons, j'en ai été quitte pour la peur, et pour l'épithète ordinaire de coquin... il n'y a pas grand mal à cela.

*AIR de ménage de garçon.*

Mon maîtr' m'appel' dans sa colère,

Ou bête, ou fripon, ou vaurien,

Et dans sa bouche, pour l'ordinaire,

Ces épithètes ne disent rien.

Dans notre état, à le bien prendre,

On ne trouve autre chose ici bas,

Q' des honnêt's gens qui se font pendre,

Et puis d'autres qu'on ne pend pas.

## SCÈNE XII.

RUSTAUT, EMILE.

Eh bien! le stratagème?

RUSTAUT.

Manqué!

EMILE.

Comment?

RUSTAUT.

Il m'avait plus que nous.

EMILE.

Explique-toi!

RUSTAUT.

Vous lui annoncez que sa tante n'était que malade... mon maître savait qu'elle était morte.

ÉMILE.

En vérité!

RUSTAUT.

De plus, enterrée depuis quinze jours.

ÉMILE.

C'est jouer de malheur!

RUSTAUT.

Ne m'en parlez pas; on ne peut plus compter sur personne.

ÉMILE.

Que veux-tu! c'est à recommencer.

RUSTAUT, *en tendant la main.*

Recommençons!

ÉMILE.

Il faut trouver un bon moyen.

RUSTAUT.

N'allez pas vous mettre dans l'idée que l'autre était mauvais. Ce n'est pas votre faute s'il n'a pas réussi; si la tante eût encore été malade...

ÉMILE.

Il me vient une idée... mais j'ai besoin d'y réfléchir.

RUSTAUT.

Ça suffit, capitaine... je vais vous attendre.

*Il rentre!*

## SCÈNE XIII.

ÉMILE, *seul.*

Qui, je pense que Gustave sera dupe de cette ruse, et je vais...

## SCÈNE XIV.

ÉMILE, LE PAYSAN.

Hum! hum! Monsieur le capitaine.

ÉMILE.

Qu'est-ce?

LE PAYSAN.

C'est moi.

ÉMILE.

Qui, vous ?

LE PAYSAN.

Thomas ! oh ! pardi je savons ben qu'vous me connaissez pas ; mais vous connaissez Perrette, ma femme.

ÉMILE.

Moi !

LE PAYSAN.

Tout d'même, c'est-y pas vous qui demeure là chez Monsieur le baron.

ÉMILE.

Oui.

LE PAYSAN.

Eh bien ! donc, ma femme m'a tout conté.

ÉMILE, à part.

Est-ce que Gustave ? (*Haut.*) Ah ! elle t'a tout conté.

LE PAYSAN.

Dan ! fallait ben... Puisque vous aviez dit qu'al' demandait mon consentement.

ÉMILE, à part.

Le diable m'emporte si je sais... (*Haut.*) Ah ! bien as-tu donné ton consentement ?

LE PAYSAN.

A bien fallu. Quand j'ons vu trentaine de louis d'or qui reluisaient comme des satans.

ÉMILE.

Oh ! c'est qu'avec moi... enfin tu as consenti.

LE PAYSAN.

Comme vous dites. Tout est préparé pour mettre le feu.

ÉMILE.

Le feu !... ah ! tu te prépares à mettre le feu ?

LE PAYSAN.

C'est fini, quoi. J'ons fait porter une demi-douzaine de fagots de bourrée, ça va prendre comme des alouettes.

ÉMILE.

Mais ne crains-tu pas ?...

LE PAYSAN.

Quequ' vous voulez que je craigne ? ma maison est à moi,

all' vaut deux cents francs comme un yard, et vous me la payez plus du triple, c'est la première de la frontière.

ÉMILE.

La première de l'autre côté ?

LE PAYSAN.

Certainement.

ÉMILE, *à part*.

Ah ! j'y suis.

LE PAYSAN.

J'n'avons pas de voisins. Par ainsi m'est avis que j'sommes ben libres.

ÉMILE.

Sans doute !

LE PAYSAN.

V'là qu'ça prend.

ÉMILE, *finement*.

Eh non ! ça ne prendra pas.

LE PAYSAN.

J'vous dis qu'si... R'gardez plutôt la fumée : est-ce clair ?

AIR : *Suzon sortait de son village.*

Voyez-vous après la barrière ?

ÉMILE.

J'apperçois effectivement.

LE PAYSAN.

Eh bien, vous voyez ma chaumière, Q'vous n'verrez plus dans un moment.

ÉMILE.

En vérité,

LE PAYSAN.

C'est arrêté,

En bon louis,

J'ai de vous r'çu son prix.

ÉMILE.

Tiens, prends encor.

LE PAYSAN.

Encore de l'or ?

Mais c'te chaumière est donc un vrai trésor ?

ÉMILE.

D'honneur, l'aventure est parfaite.

LE PAYSAN.

Ah, si je pouvions rassembler  
Un petit village à brûler,  
Ma fortune serait faite.

Si vous vouliez, j'pourrions voir dans l'village s'il n'y  
aurait pas encore. . . .

Non, cela suffit. Je veux, au contraire; que tu veilles à  
ce que ta chaumière seule. . . .

LE PAYSAN.

En c'cas, j'm'en retourne. Oh! mon Dieu! comme ça  
brûle!... comme ça brûle!... Je n'nous sommes jamais trouvé  
à pareille fête.

*Il sort.*

## SCENE XV.

ÉMILE, GUSTAVE.

GUSTAVE, *entrant à la cantonade.*

Bride mon cheval. Crie au feu. Fais sonner le tocsin!  
(*Il entre.*) Ah! mon ami!

ÉMILE.

Qui a-t-il?

GUSTAVE.

Regarde!

AIR: *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Vois cet effroyable incendie,  
Qui va dévorer ces guérêts.  
Mon cher, l'humanité nous crie  
D'aller arrêter ses progrès.

ÉMILE.

Souffre qu'avant d'offrir mon ministère,  
Mon cher, je réfléchisse un peu.

GUSTAVE.

Vit-on jamais un militaire  
Réfléchir pour courir au feu.

ÉMILE, *l'arrêtant avec sang-froid.*

Sais-tu que c'est admirable une incendie?

GUSTAVE.

Allons , il n'y a pas un moment à perdre.

ÉMILE , *de même.*

D'ici , le coup-d'œil est magnifique.

GUSTAVE.

Que parles-tu du coup-d'œil ? quand des familles entières...

ÉMILE , *de même.*

Rassure-toi ; le village n'est pas peuplé.

GUSTAVE.

Il suffit d'un seul homme. . . . .

ÉMILE , *de même.*

C'est vrai . . tu as raison.

GUSTAVE.

Et tu restes là ?

ÉMILE , *de même.*Je ne puis me lasser d'admirer ces flammes qui s'élèvent...  
perpendiculairement.

GUSTAVE.

Quoi ! tu t'amuses quand le danger nous presse ?

ÉMILE.

Que je ne te retienne pas , mon ami.

GUSTAVE.

En vérité , je ne te reconnais plus.

ÉMILE.

Va devant . . je te suivrai.

AIR : *Le bailli du hameau voisin.*

GUSTAVE.

Quand un village , en un moment ,  
Du feu peut devenir la proie ,  
Tu contemples tranquillement  
Comment la flamme se déploie.

ÉMILE.

Pourquoi te gendarmer ,  
Cesse de t'alarmer ;  
Un pareil feu n'est pas à craindre ,  
Si tu payas pour l'allumer  
J'ai payé pour l'éteindre.

*Il sort.*

## SCÈNE XVI.

GUSTAVE, *seul.*

Où diable a-t-il pu savoir ? (*vient*) Nous sommes à deux de jeu. . . C'était bien la peine de vider ma bourse ; voilà mon argent, qui s'en va en fumée. C'est qu'un capitaine de hussards, ça n'est pas facile à attraper. . .

RONDEAU.

Il n'est pas aisé de tromper  
Un jeune et brave militaire,  
Qui connaît les ruses de guerre,  
Et millé fois a su leur échapper. (*bis.*)

De pièges que l'on veut nous tendre,  
Nous nous garantissons toujours,  
Et je ne sais si les amours  
Dans leurs filets pourraient nous prendre.

Il n'est pas, etc.

Redoubler de zèle et d'audace,  
Afin d'éloigner mon ami,  
A peine sera-t-il parti,  
Que j'entre vainqueur dans la place.  
Espérons pourtant qu'un succès  
Va payer ma ruse nouvelle ;  
Car un Français ne doit jamais  
Trouver la victoire infidèle. (*bis.*)

Il n'est pas, etc.

Eh! mais, j'y pense. . . le moyen est assez original. . . le jour qui baisse favorisera la ruse. . . Justement. . .

## SCÈNE XVII.

GUSTAVE, RUSTAUT.

RUSTAUT.

Monsieur, votre jument est là qui vous attend.

GUSTAVE.

Il s'agit bien de cela, maintenant. . . Va-t'en dire au capitaine Emile que je desire l'entretenir un moment.

*Les deux Capitaines.*

RUSTAUT.

Oui, Monsieur. (*à part.*) Encore quelque manigance.

*Il sort.*

## SCÈNE XVIII.

GUSTAVE, *seul.*

Je puis tirer parti de cette ancienne passion qu'il m'a connue... une renonciation de ma part à la main d'Elisa, faite avec cet air de bonne foi... qui en a trompé tant d'autres... Tout cela peut facilement abuser mon rival.

## SCÈNE XIX.

GUSTAVE, GEORGES.

GEORGES, *mystérieusement.*

Est-il parti?

GUSTAVE.

Non, mon pauvre Georges, il nous a devinés!

GEORGES.

Pas possible!

GUSTAVE.

Tu vois un général vaincu.

GEORGES.

Est-ce que vous abandonnez le champ de bataille.

GUSTAVE.

Sais-tu, Georges, que tu est bel homme?

GEORGES.

Dans ce monde, on est ce qu'on peut.

GUSTAVE.

Tu as de la tournure!

GEORGES.

Est-ce que Monsieur a été jusqu'à présent sans le remarquer.

GUSTAVE.

Tu dois être de ma taille, (*Il s'approche.*) et je sûr que mon habit t'ira à merveille!

GEORGES.

Est-ce que Monsieur donne sa démission?

GUSTAVE.

Ecoute... tu vas me remplacer dans ma vioture !

GEORGES.

Dedans... ça me gênera un peu.

GUSTAVE.

Avec de l'intelligence on se fait à tout.

GEORGES.

Puis-je savoir quel est le but de monsieur ?

GUSTAVE.

De persuader à Emile que je quitte la partie.

GEORGES.

J'entends. Mon maître se croyant avec vous , consentira volontiers à me tenir compagnie dans le voyage que vous projetez , et pendant que nous serons tête à tête dans la volution... ,

GUSTAVE.

Je me présente au Baron , et reclame le prix de mon adresse.

GEORGES.

Ce n'est pas maladroit.

GUSTAVE.

Afin de ne pas éveiller les soupçons d'Emile , tu t'envelopperas dans mon manteau.

GEORGES.

Mais si le malheur voulait qu'il me reconnût . je connais mon maître... il n'est pas homme à se refuser le plaisir de m'assommer sur la place.

GUSTAVE.

Tu exagères... Calculons toutes les chances... Ton maître te reconnaît... il se fâche , s'emporte , lève sa canne... tu t'aperçois de ce mouvement... tu cherches à t'échapper , il s'écoule trois minutes sans que tu puisses y parvenir... Pendant ce tems , tu reçois une demi-douzaine de coups de canne.

GEORGES.

Eh ! bien ?

GUSTAVE.

Je te promets deux louis par chaque coups de canne.

GEORGES.

Deux louis ?

GUSTAVE.

J'en connais beaucoup qui n'ont pas été payés si cher, cela te fait cent écus, ce qui est fort gentil ; et si ton maître t'assommait, car il faut tout prévoir, après ta guérison je te prends à mon service.

GEORGES.

Allons, monsieur, qui ne risque rien n'a rien.

*Air. : De Madelinette.*

Au danger de cette aventure,  
Je m'abandonne en ce moment ;  
Faites avancer la voiture,  
Et dans l'instant je suis dedans.

GUSTAVE.

Ne va pas enfler ton mémoire,

GEORGES.

Je ne recevrai rien sans compter,  
Et d'ailleurs, vous pouvez bien croire  
Que j' tâcherai d'en escamoter.

*Ensemble.*

Au danger de cette aventure,  
Il { s'abandonne en ce moment ;  
Je { m'abandonne en ce moment ;  
Faisons, etc.  
Faites, etc.

## SCENE XX.

GUSTAVE, EMILE.

ÉMILE.

Tu me demandes, mon ami ?

GUSTAVE.

Oui, j'ai à te proposer...

ÉMILE.

Une capitulation.

GUSTAVE.

Mieux que cela.

ÉMILE.

Vraiment ?

GUSTAVE.

Tu dois te rappeler qu'avant de camper dans le château

du Baron, j'avais pris position chez le général d'Herlac, auprès de sa nièce, veuve charmante...

ÉMILE.

Avec laquelle je te supposais des intelligences secrètes.

GUSTAVE.

Eh! bien mon ami, c'est sur ce point-là que j'opère ma retraite.

ÉMILE.

Me supposes-tu assez confiant...

GUSTAVE.

J'ai réfléchi...

ÉMILE.

En si peu de tems...

GUSTAVE.

Oh! je réfléchis très-vîte! dans ce combat perpétuel de manœuvres, d'intrigues, nous apportons tous deux une certaine... Enfin il est à craindre que les hostilités ne durent un tems infini... qu'en résultera-t-il? que nous aurons épuisé le sentiment en ruses; que si, au bout d'un certain tems, je triomphe, ou que le hasard te serve, ce qui, à la rigueur, peut arriver... Le vainqueur aura toujours à se reprocher d'avoir fait le malheur du vaincu... Mon semestre en expiré, la nièce du général est encore plus riche que celle du Baron, c'est un mariage très-raisonnable pour moi.

ÉMILE.

Je ne sais... il règne dans tes discours un certain ton de bonne foi...

GUSTAVE.

C'est le cœur qui perce.

ÉMILE.

Et malgré cela je me défie...

GUSTAVE.

Veux tu m'accompagner?

ÉMILE.

Très-volontiers.

GUSTAVE.

Sois ici dans dix minutes; je vais écrire un mot d'adieu au Baron, prendre mon manteau, faire mettre les chevaux à la voiture... et fouette cocher...

ÉMILE.

J'en vais faire autant que toi.

GUSTAVE.

J'espère que je te donne une preuve d'amitié.

ÉMILE.

Dont je conserverai le plus tendre souvenir.

GUSTAVE, *à part en sortant.*

Cette fois-ci il ne l'échappera pas... ou s'il avait ce bonheur là... Alors les grands moyens !

## SCENE XXI.

ÉMILE, *seul.*

Que je l'accompagne, moi, non! non!

*Air de jadis et aujourd'hui.*

Loin qu'à son désir je me rende,  
Je sens, à son ton doucereux,  
Que la prudence me commande  
De ne pas sortir de ces lieux.  
Craignons qu'Élisa ne m'échappe,  
Sur elle veillons en ce jour;  
Car jamais l'hymen ne rattrappe  
Ce qu'a laissé perdre l'amour.

*Il appelle.*

Rustaut, Rustaut...

## SCENE XXII.

ÉMILE, RUSTAUT.

RUSTAUT.

Me voilà, Monsieur.

ÉMILE.

Tiens, voilà la clef de ma chambre, prends mon casque, mon manteau, dans lequel tu auras bien soin de t'envelopper, reviens ici, tu y trouveras ton maître qui m'attend, et auprès duquel tu joueras mon rôle; il te fera monter avec lui dans sa voiture, tu ne souffleras pas le mot, et tu te recommanderas à la providence.

RUSTAUT.

Si elle m'abandonne en route?

ÉMILE, *lui donnant une bourse.*

Voilà de quoi y suppléer; pars et reviens sur le champ.

*Rustaut sort.*

## SCÈNE XXIII.

ÉMILE, *seul.*

Une semblable précaution me met à l'abri des ruses de Gustave; s'il est vrai qu'il consente à abandonner Elisa, il ne pourra s'empêcher de rire en découvrant quel est son compagnon de voyage... si, au contraire, il a voulu se jouer de moi, j'aurai pris d'avance ma revanche... J'entends quelqu'un... c'est lui; cachons-nous.

*Il se cache derrière un arbre.*

## SCÈNE XXIV.

GEORGES, *enveloppé dans le manteau de Gustave, son casque sur les yeux*; ÉMILE *caché.*

AIR :

Je ne vois rien ,  
Non, rien.

ÉMILE.

Observons bien.

GEORGES.

Non, rien ;  
De la prudence ,  
Tout ira bien.

ÉMILE.

Fort bien, le voilà qui s'avance :  
Eh ! mais ce n'est pas la prestance  
Ni l'assurance  
De mon vaurien.

GEORGES.

Si mon maître  
Vient à m' r'connaitre ,  
Cachons-nous bien ,  
Ne disons rien.

ÉMILE.

Ne disons rien ,  
Observons bien.

## SCÈNE XXV.

Les Mêmes, RUSTAUT, avec le manteau et l'habit du capitaine Emile.

RUSTAUT.

De la prudence,  
Tout ira bien.

GEORGES.

J'aperçois quelqu'un qui s'avance.

RUSTAUT

J'aperçois quelqu'un qui s'avance.

Ensemble.

Faisons silence,  
Observons bien.  
C'est mon maître,  
J'crois le reconnaître  
Ne disons rien,  
Tout ira bien.

GEORGES.

Hem ! hem !

RUSTAUT.

Hem ! hem !

ENSEMBLE.

C'est lui !

GEORGES.

Hem ! hem !

RUSTAUT.

Hem ! hem !

ÉMILE.

Voilà une conversation bien laconique.

GEORGES, *tendant la main à Rustaut.*

Hé ! hé !

RUSTAUT, *la lui donnant.*

Hé ! hé !

*Ils sortent ensemble se tenant par la main et en faisant beaucoup de cérémonies.*

ÉMILE, *sortant de sa cachette.*

A merveille.

*Il va à la grille et les suit de l'œil.*

## SCÈNE XXVI.

EMILE, GUSTAVE.

GUSTAVE, *sort du pavillon, il écoute et entend la voiture rouler.*

C'est ça, maintenant mon rival est sur la grande route et passera la frontière.

*Il se frotte les mains.*

ÉMILE.

Pauvre Gustave, quelle mine il fera lorsqu'il découvrira ma ruse.

*Tous les deux vont pour entrer chez le Baron et se rencontrent à la porte.*

ENSEMBLE.

Que vois-je ?

GUSTAVE.

Emile !

ÉMILE.

Gustave !

GUSTAVE, *riant.*

Ah ! par exemple, l'aventure est unique.

ÉMILE.

Moi qui te croyais...

GUSTAVE.

Et où me croyais tu ?

ÉMILE.

Sur la route frontière, enfermé dans ma voiture avec ton domestique.

GUSTAVE, *à part.*En avant la querelle d'allemand. (*Haut.*) Monsieur Emile, ceci passe la raillerie.

ÉMILE.

Qu'est-ce que tu dis donc ?

GUSTAVE.

Compromettre un officier avec son valet.

ÉMILE.

Si tu avais été à ma place... C'est que tu as beau dire, c'est gai.

*Les deux Capitaines.*

5

GUSTAVE.

Si j'avais été à votre place, je ne sais pas ce que j'aurais fait... mais à la mienne je ne dois pas souffrir qu'on outrage ainsi l'habit que je porte.

ÉMILE.

Tu plaisantes!

GUSTAVE.

Jamais en affaire pareille. (*A part.*) J'étouffe d'envie de rire.

ÉMILE.

Songe donc qu'il nous a été défendu d'avoir la moindre querelle sérieuse.

GUSTAVE.

Excellent prétexte!

ÉMILE, *s'échauffant.*

Prétexte!

GUSTAVE, *à part.*

Bon, il s'échauffe! (*Haut.*) Sans doute, car il ne s'agit point ici de mademoiselle Éliisa... et ce détour...

ÉLISA.

Gustave?..

GUSTAVE.

N'est que de l'adresse pour éviter une affaire.

ÉMILE.

Éviter une affaire... Moi... Ah! si j'avais...

GUSTAVE.

Si vous aviez...

ÉMILE.

Des armes! je te prouverais à l'instant même...

GUSTAVE.

Prouvez donc, monsieur, car en voici.

ÉMILE.

Un capitaine de hussards reculer devant une partie de balles.

GUSTAVE.

Voilà de charmans pistolets chargés (*A part.*) à poudre! (*Haut.*) Choisissez.

ÉMILE, *à part.*

Comment il avait ses pistolets... (*Haut.*) Il suffit, j'accepte.

GUSTAVE.

Je vous attends, monsieur... mais ajustez bien. (*À part.*)  
Et vous ne me ferez pas de mal.

ÉMILE.

Tire!

GUSTAVE.

Du tout... à vous!

ÉMILE.

C'est toi qui...

GUSTAVE.

Eh! bien ensemble!

ÉMILE.

Volontiers! (*À part.*) Il y a là-dessous quelque chose  
d'extraordinaire!

*Gustave tire, Émile tombe, Gustave court à lui.*

GUSTAVE.

Ah! grands dieux!.. est-ce que je me serais trompé.  
Émile! Émile!.. ce sont pourtant bien la mes pistolets...  
je ne les avais chargés qu'à poudre... Maudite querelle...  
Eh! vite, eh! vite, au village voisin, un chirurgien... Si  
jamais je me bats... je ne sais plus ou j'en suis... mon  
ami!.. mon ami! attends-moi... dans l'instant... Ah!  
mon dieu... que le diable emporte la ruse, partons vite.

*Il sort.*

## SCÈNE XXVII.

ÉMILE, ÉLISA, LE BARON, quelques Domestiques  
*avec des flambeaux.*

CHŒUR.

*AIR des Gardes marines.*

Ah! grands dieux! (*bis.*)  
Quel bruit venons-nous d'entendre?  
Ah! grands dieux! (*bis.*)  
Que bruit venons-nous d'entendre,  
Chacun de nous craint d'apprendre  
L'événement malheureux  
Qui s'est passé dans ces lieux.

ÉMILE, à *Elisa*.

Rassurez-vous, mademoiselle.

ÉLISA.

Grand dieu ! et monsieur Gustave...

ÉMILE.

Il voyage en ce moment vers la frontière.

LE BARON.

Mais ce bruit... cette arme à feu.

ÉMILE.

Vous ne nous aviez interdit que les duels sérieux !

LE BARON.

Je commence à deviner... les pistolets...

ÉMILE.

Sont ceux de Gustave, ils n'étaient point chargés ; la précipitation avec laquelle il m'a proposé de me battre me l'a fait soupçonner.

LE BARON.

C'est-à-dire que le piège a tourné contre lui, Ma nièce, voilà le vainqueur... et voilà le prix qu'il a mérité.

ÉLISA.

Jé vous l'ai dit ce matin, mon oncle est sûr de mon obeissance.

## SCÈNE XXIX ET DERNIÈRE.

Les Mêmes, GUSTAVE, *riant de la coulisse, et tenant par l'oreille* GEORGES et RUSTAUT.

GUSTAVE.

Arrêtez !... arrêtez... j'amène un médecin... quoi tu es ressuscité.

ÉMILE.

C'est un miracle de l'amour !

GUSTAVE.

Ah ! fripon quelle peur tu m'a faite.

LE BARON.

Capitaine, je ne sais si je me trompe, mais il me semble que le hasard a décidé comme l'aurait fait Elisa.

GUSTAVE.

En ce cas-là il est nécessaire que je vous fasse mes adieux... (*à demi-voix.*) un plus long séjour pourrai t peut-être faire repentir votre nièce du choix...

ÉMILE.

Qu'est-ce que tu dis?...

GUSTAVE.

C'est l'amitié qui se chargeait de ton éloge!

## VAUDEVILLE.

## AIR du Vaudeville de Turenne.

LE BARON.

En éprouvant une égale tendresse,  
 Au même but vous aspirez tous deux ;  
 Mais, grâce aux soins qu'employa ton adresse,  
 Un prompt succès a couronné tes vœux :  
 Jouis en paix du bonheur uniforme  
 Qu'à tes desirs l'hymen a ménagé ;  
 Mais ne va pas, sous ses lois engagé,  
 Mettre l'amour à la réforme.

GUSTAVE.

Quand l'âge arrive et sonne la retraite,  
 A la réforme on met en un seul jour,  
 Et les plaisirs qu'avec l'or on achète,  
 Et les plaisirs que donne seul l'amour ;  
 Aux lois du sort ainsi l'on se conforme,  
 Mais ce qui doit adoucir nos regrets,  
 C'est que le tems ne peut, chez les Français,  
 Mettre la gloire à la réforme.

ÉMILE.

Par des vains bruits, la renommée erige  
 En noms fameux les plus minces talens,  
 Environnés du plus heureux prestige,  
 Les nains alors paraissent des géans.  
 Tels sont ces gens, admirés pour la forme,  
 Qui doivent tout à l'éclat de leurs rangs ;  
 Dans les emplois ils paraissent bien grands  
 Et bien petits dans la réforme.

ÉLIÏA.

Aux champs de Mars, maint jeune capitaine,  
Obtient jadis le plus brillant succès ;  
Pour maintenir les nôtres sur la scène,  
Souvenez-vous, messieurs qu'ils sont Français,  
Ayez un peu d'égard pour l'uniforme,  
Mettez ce soir la rigueur de côté,  
Les bravos en activité,  
Et les sifflets à la réforme.

FIN.

